

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 196

Artikel: En fumée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chanoines, mais comme ceux-ci ne sont pas encore regardés comme émigrés, ils sont chez eux, à Moutier Grandval et même bourgeois de Soleure, les Suisses, ainsi que leurs alliés sont compris dans la neutralité, on n'a encore pas touché à leur bien.

Les 25, 26 et 27 novembre, nous avons travaillé ces trois jours dans l'église, pour ôter les corps des Sts Germain et Randoald, ainsi que le tabernacle et tous les tableaux, croix et autres images afin d'éviter toute profanation. A Porrentruy on a arraché les statues des saints, même les crucifix et toutes les images avec lesquelles on a commis toutes sortes d'horreurs que je n'ai ni l'audace ni le courage de dépeindre. On assure que le fils de Rengguer a pris un crucifix, l'a attaché à la queue de son cheval et les couvertures du St Ciboire, qu'ils a mises en place de housse sur son cheval, et dans cet équipage s'est promené dans la ville. On disait qu'au premier jour il viendrait à Delémont pour en faire autant. Ce sont les clubistes ou enragés qui font ces choses là. (*)

(*) Voici comment l'avocat Guélat raconte, dans son journal, le pillage des églises de Porrentruy.

« Le tambour de ville a publié, lundi 25 novembre, à neuf heures, de la part de la municipalité, que tous les ouvriers sont requis de se trouver à dix heures pour démolir les autels à l'église. On a commencé à détruire les statues des saints et à renverser les autels et les croix à grands coups de hache et d'instruments en fer. Les soldats du 8^{me} bataillon du Doubs ont beaucoup contribué à ces opérations. Toute la journée a été employée à casser, à briser, et emporter à la municipalité les meubles et effets mobiliers des églises. Enfin, on a brûlé plusieurs chaises près de l'église St Germain. La statue de St Jean de Néponuc a été jetée dans le jardin sur lequel elle était posée près des grands ponts. Les crucifix voisins ont été abattus et en partie jetés dans la rivière; les croix sur les chemins de Lorette renversées. En un mot on a pas laissé subsister la moindre marque publique de notre sainte religion. On a été bien sensible d'y voir toutes les autorités constituées, jusqu'à leurs secrétaires (sauf quelques-uns), les directeurs du département et du district, le commissaire national et les deux membres du tribunal, la municipalité et les membres du club... C'est Rengguer, fils, (capitaine de gendarmerie) qui a commencé par tirer son sabre à l'église de St Pierre, et après avoir porté des coups sur les autels, il s'est saisi de la croix qui était sur l'autel de Notre-Dame de Pitié, l'a brisée et jetée par terre, ensuite, il a pris la statue de Notre Dame du Rosaire, lui a cassé les bras, et la tenant par les pieds, il lui a brisé la tête en la frappant par terre. Le médecin Guinens, Fleury, l'avoué, s'y sont fait remarquer par les horreurs qu'ils lâchaient, contre la Ste Vierge et les statues des saints qui étaient sur les autels. Les nommés Collet de Delle, secrétaire de l'hôpital de l'ambulance, le médecin Belin, son beau-frère, aussi de Delle, Boillot avoué de Belfort, Prud'homme, gendre de Moser; Tredin, de Belfort, se sont portés sur la chaire, en ont précipité les quatre évangélistes qui en faisaient l'ornement.

que le mien est tout disposé à vous aimer. Que vous aurais-je donné en échange de votre dévouement? Rien que la tristesse et de longues inquiétudes. Je meurs... C'est mieux ainsi, André Riancey est mon meilleur ami, et il est digne de vous ».

Des larmes brûlantes coulaient sur les joues d'Alba; elle branlait la tête:

— Oh! non, ne me demandez pas d'obéir... je ne puis oublier...

Marie-Alice, très grave et très attendrie, la regardait sangloter de cette cruelle manière, mais elle connaissait la vie, et elle ne doutait pas qu'un jour l'aiguillon du chagrin ne s'émousserait. Après avoir beaucoup souffert, les cœurs bien las s'assoupissent, s'endorment en quelque sorte; des années passent, et puis les cœurs se réveillent, se reprennent à la vie. C'est une loi providentielle.

— Je ne pourrai plus sourire, balbutiait Al-

Ainsi, toutes les représentations de la divinité et des saints et saintes ont été insultées et détruites par ces forcenés, en proférant une infinité de blasphèmes, et d'imprécations. Rengguer a pissé dans la bouche d'un crucifix et dans le calice qu'il a arraché de la statue d'une Ste Barbe sur l'autel des Cordonniers. Parmi les ouvriers qui s'y sont trouvés, aucun ne se s'est signalé dans ces dévastations, comme le maçon Bataillard, Maurice Prongué, menuisier, le notaire Laissue, de Courgenay, et le menuisier Munier: la majeure partie n'y a travaillé qu'avec la plus grande répugnance et par crainte de mauvais traitements.

« Les mêmes horreurs ont été répétées par les mêmes à St-Germain où le grand crucifix et le bon Larron exposés sur la route ont été jetés dans un feu allumé près de l'église; le mauvais Larron a été jeté dans la rivière. Par bonheur que Henri Roedel avait sauvé pendant la nuit les statues de la Vierge et celle de Notre-Dame de Lorette, qu'il a fait mettre dans une caisse et cacher dans le jardin provenant des Ursulines, qu'il a monté pour 12.000 livres ».

« Tout le monde était dans la plus grande consternation ».

(A suivre.)

EN FUMÉE

— Monsieur désire une chambre ?

— Je n'dis point non.

— Au premier, sur la rue, une vue superbe.

— Oh! au premier! c'est trop cher pour moi, j' monterai ben au second, les jambes sont encore bonnes... les bras aussi, ajouta-t-il en enlevant la valise des mains d'un valet trop empressé.

« Touchais point, mon garçon, c'est fragile.

— Jean, conduisez monsieur au numéro 15.

— Non, au 23, s'il vous plaît, c'est notre chambre habituelle de père en fils, car les Piedeleu sont vos fidèles clients, monsieur l'aubergiste; à mon dernier voyage, voilà juste vingt ans, je suis descendu comme aujourd'hui à l'hôtel de Normandie, sous votre prédécesseur.

— Alors donnez le 23, dit le patron avec déférence, tout en songeant à part lui que, si fidèles que fussent de pareils clients, ils n'enrichissaient guère sa maison par la fréquence de leurs visites.

— C'est cela, dit maître Piedeleu... et puis au 23, il y a une cheminée.

— Oh! une cheminée au mois de juillet, marmotta le garçon.

ba, je ne pourrai plus connaître le bonheur.

Elles avaient pris le chemin conduisant au cimetière. Une dernière fois, la comtesse Ruloff voulait prier sur la tombe de son fils. Elles arrivèrent dans l'enclos tout baigné de silence; c'était la paix infinie, et aussi le délaissement et l'oubli pour bien des tombes envahies par les marguerites et les herbes des champs. Mais Yvan dormait depuis trop peu de temps son suprême sommeil, pour que les mousses eussent rongé le marbre de sa tombe; des couronnes de perles brillaient au soleil, et un gros bouquet de fraîches roses blanches embaumait.

Marie-Alice s'agenouilla, et pria longtemps; puis, s'étant relevée, elle tendit les bras à Alba:

— Embrassez-moi pour lui et pour vous, ma fille, ma chère fille. Embrassez-moi bien tendrement. C'est ici que je veux vous dire adieu. Nous allons nous quitter, et je vous souhaite le courage, la paix... et aussi le bonheur.

— Il y a des orages en été, mon garçon, et une bonne flambée n'est point à dédaigner.

Maitre Nicolas Piedeleu, alors âgé de soixante ans, était un de ces madrés Normands, sournois, rusés, retors, capables de rendre des points et de limer les ongles à Reineke lui-même, le héros légendaire du « Roman du Renard ».

Il vivait seul avec sa petite-nièce Pauline, qui soignait ses rhumatismes et supportait avec une patience angélique son humeur de célibataire maniaque et grincheux.

Il se croyait parfaitement quitte envers elle en lui répétant sans cesse:

— Après moi, t'auras mon bien, petite, et tu pourras choisir un mari à ton gré...

Mais, malgré son teint apoplectique, le vieillard se portait comme un charme, et Pauline, qui avait déjà mélancoliquement attaché deux épingle à son bonnet de sainte Catherine, risquait fort de demeurer vieille fille.

Lorsqu'une bonne âme en faisait l'observation au vieil égoïste:

— Eh! eh! répondait-il en se frottant les mains, je ne l'empêche point de se marier si le cœur lui en dit... et si elle trouve un époux pour ses beaux yeux.

Cette supposition invraisemblable, surtout en Normandie, se réalisa pourtant. Un brave garçon, touché des qualités de la jeune fille, de sa douceur, de sa résignation, se présenta, fut agréé, et, malgré la colère de l'oncle et sa menace de déshériter sa nièce, le mariage eut lieu.

La lune de miel durait encore, la rarecune de maître Piedeleu aussi, et c'était afin de la satisfaire qu'il était venu à Paris.

Bien décidé à ne pas laisser un rouge liard à sa nièce, il était fort embarrassé pour tester.

A qui laisser son héritage? Il n'aimait personne, ni parents, ni amis.

Enrichir l'Etat? C'était bien assez d'avoir payé si longtemps l'impôt...

— J'aimerais mieux me ruiner!

Mais ne se ruine pas qui veut...

Pourtant faire profiter quelqu'un de son bien le peinait trop!

Une idée lui vint. Il placerait tout en viager, comme cela il en jouirait seul; il avait bon pied, bon œil, et puis, une rente viagère c'est un certificat de longue vie.

Et, réalisant ses valeurs, il était parti pour la capitale.

Pour moi, je ne veux plus, ici-bas, que l'espoir du ciel.

— Elles s'embrassèrent; de ses bras qui l'enlaçaient, la comtesse de Ruloff retint longtemps Alba sur son cœur. Puis, d'un geste plein de majesté et de détachement, elle lui montra la Basilique toute blanche sous le grand ciel bleu, et, plus loin, l'abbaye, où celle qui avait été la célèbre et l'acclamée Bocellini, renonçant à toute gloire humaine, voulait vivre dans la paix et la charité, et ne plus s'occuper que d'une conquête: la gloire éternelle.

XIX

Trois années se sont écoulées, et voici que le vœu d'Alba s'était accompli!

Par la mort de son père, auquel elle a pieusement fermé les yeux, M^{me} Hedjer, étant devenue maîtresse d'une immense fortune, a doté

— Ces gens-là n'ont point l'air honnête, pensait-il, sa porte fermée, en sortant une liasse d'obligations de sa fameuse valise ; d'autre part, emporter de l'argent à Paris, c'est dangereux. Les filous sont si adroits ! Heureusement que j'ai la cachette de mon défunt père !

Et allant à la cheminée il enfonça ses valeurs dans le haut et rebassa soigneusement la trappe.

— Là ! Personne n'ira les chercher là ! Tranquille comme Baptiste, il sortit et commença une tournée consciencieuse dans les différentes compagnies d'assurances, pour voir celle qui offrirait le plus d'avantages.

Après bien des hésitations, il se décida, non sans avoir parlementé longuement pour obtenir une diminution, et prit rendez-vous pour signer la police.

Mais, pendant ce temps, le ciel s'était assombri, un orage épouvantable éclata sur la ville, et quand maître Piedeleu, toujours économe, rentra à pied à son hôtel, il était trempé comme une soupe.

— Comme vous voilà mouillé, monsieur, dit la patronne en souriant gracieusement. Heureusement, Jean vient d'allumer un bon feu dans votre chambre.

— Du feu !

Avec un cri, qui ressemblait à un rugissement, le vieillard, bousculant maîtres et valets, escalada les deux étages comme un fou, ouvrit sa porte...

Un feu clair brillait dans le foyer !

Maître Piedeleu, leva les bras au ciel, poussa une sourde exclamation et tomba comme une masse.

— C'est une apoplexie foudroyante, dit le médecin appelé en toute hâte, il faut prévenir la famille.

Pauline et son mari arrivèrent pour rendre les derniers devoirs au vieil avare et recueillir l'héritage dont il voulait les priver, car...

Le domestique voyant la cheminée fumer de façon anormale, avait regardé dans le conduit et retiré les bienheureuses valeurs.. qui lui rapportèrent un fort pourboire.

les amis de la musique d'une salle de concerts où, chaque soir, par de grands et admirables artistes, s'exécutent les Cantiques d'Yvan, ainsi que les plus beaux chants des compositeurs de musique sacrée.

Une foule se presse sous le portique.

On s'entasse dans la salle ; toutes les places se prennent à l'assaut... Le grand silence s'établit.

El la foule se laisse bercer aux harmonies de ce musicien mort si jeune — au printemps de la vie. — Tout un orchestre accompagne. Les violons et les harpes soutiennent les voix, dont la généreuse fondatrice a fait choix ; l'orgue envoie, dans la salle, ses ondes puissantes... Et puis, tout se fonde et s'apaise pour arriver à des sons si délicats, qu'on les perçoit à peine. C'est un chœur céleste et lointain, qui bourdonne comme une volée d'ailes ; ce sont des cantiques qui, vraiment, descendent du paradis.

La foule écoute ravie ; tous les soucis d'icibas sont momentanément oubliés ; cette musique arrache aux réalités de la vie ; les larmes sont bien près de monter aux yeux. Il n'a pas passé inutile, sur la terre, celui qui a composé de telles mélodies !

(La suite prochainement)

Et voilà comment, à défaut de sa fortune, la vengeance du vieux Normand s'en alla en fumée...

ARTHUR DOURLIAC

Nos RUCHES

en 1901.

La récolte du miel en 1901 a été classée dans notre contrée, celle d'une année moyenne, plutôt faible que forte. Elle s'est produite chez nous entre le 27 mai et le 26 juin, car avant la fin de mai, et depuis la fin de juin au 23 juillet les ruches sont restées stationnaires ou ont diminué. A la fin de juillet ou au commencement d'août, les abeilles ont fait une petite récolte d'apoint sur les fleurs des regains, ce qui a réveillé la ponte des reines dans les bonnes ruches. Depuis ce moment les abeilles n'ont plus rien trouvé, sinon quelques fruits dont elles mangent la chair ou pompent le jus, mais qui ne suffisent pas à leur consommation journalière, de sorte que les provisions diminuent déjà sensiblement. Malgré cela, la ponte et l'élevage se continuaient encore au premier septembre d'une manière assez régulière. C'est cet élevage d'arrière-saison qui fournira les abeilles du printemps, sur lesquelles reposera l'avenir de la colonie, car toutes les belles et nombreuses populations qui bourdonnaient autour de nos ruches en juillet auront alors disparu et cela, sans nous avoir apporté le 1/4 du miel qu'elles eussent pu aisément recueillir avec un temps plus propice.

Les ruches qui se trouvaient en bon état au printemps ont fait leurs provisions d'hiver avec dix à vingt livres de surplus. Les ruches faibles et les premiers essaims ont à peine leurs vivres.

Quant à ceux qui sont sortis après le 4 juin, il a fallu les nourrir, soit dès leur sortie de la ruche mère, soit un peu plus tard, et plusieurs de ceux-ci qu'on a négligés ont déjà disparu.

Tout propriétaire d'abeilles qui tient à conserver ou augmenter le nombre de ses ruches, doit les visiter ou les faire visiter par une personne entendue, afin de s'assurer de leur état et de leurs provisions. En cas d'insuffisance de ces dernières, il ne doit pas en comptant sur des vivres qui n'arriveront plus, mais leur donner dès ce moment un bon sirop de sucre de manière à ce que chaque ruche ait au moins 20 à 25 livres de provisions franches pour passer l'hiver et faire face aux dépenses du printemps. (Le sirop doit être épais et fait de bon sucre : 2 kilos de sucre dissous dans un litre d'eau).

C'est avant l'arrivée des froids qu'il faut approvisionner les ruches faibles, soit du premier août à fin septembre au plus tard. Trop tard les abeilles ne peuvent plus opérer le sirop pour le conserver, et l'excitation qu'on provoque dans les ruches par un nourrissage tardif fait perdre une quantité d'abeilles qui seraient encore utiles pour un bon hivernage.

Ceux qui ont été en retard pour ce travail doivent s'y mettre de suite et administrer

la nourriture à fortes doses, un à trois litres par jour suivant la force de la colonie.

La nourriture doit être donnée le soir après la rentrée des abeilles et, s'il en reste, être retirée le lendemain matin avant leur sortie. Pour éviter le pillage des ruches on porte les vases contenant ces restes de nourriture dans une chambre, dont on ouvre la fenêtre dès que les abeilles sont parties, on se hâte de la refermer avant leur retour.

En n'usant pas de ces précautions, on a toujours à craindre, surtout à ce moment, le pillage des ruches. C'est pour prévenir ce malheur qu'on aura aussi soin de rétrécir les entrées des habitations, surtout de celles qu'on nourrit en ne laissant que de un à trois centimètres d'ouverture, suivant la force de la colonie.

C. S.

Ça et là

Déménagement de millionnaire. — Un M. Stevenson, de Newcastle (Etats-Unis), a une façon de déménager qui n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Ce gentleman, voulant quitter Newcastle pour aller habiter Shavon, village situé à 36 kilomètres de la ville, et tenant d'autre part à ses habitudes, prit un parti radical.

Il fit enlever ses meubles, puis une équipe de charpentiers démontèrent les portes, fenêtres, chassis, parquets et boiseries ; enfin les maçons se mirent en devoir de numéroter chaque pierre qui, aussitôt descellée, fut chargée sur un fardier à vapeur.

L'opération a duré trois jours, mais aujourd'hui M. Stevensen possède à Shavon exactement le même *home* qu'il habitait à Newcastle.

Seulement cette petite fantaisie lui a coûté trente mille dollars.

Un chantre exceptionnel. — La paroisse de Montigny-le-Franc (Aisne) possède un chantre qui mérite d'être signalé, non-seulement par la curiosité, mais pour la véritable beauté du fait.

Entré à l'église en 1820, à l'âge de 6 ans, Eugène Leroy y a servi depuis, sans interruption, comme enfant de chœur, encenseur et chantre, emploi dans lequel il remplaça, en 1848, son père, qui l'avait lui-même occupé pendant un demi-siècle.

Pendant ces quatre-vingt-un ans, M. Eugène Leroy n'a jamais voulu accepter aucune rétribution.

En rêvant à l'académie de médecine de Paris, un des membres, M. Laborde, a indiqué un moyen pour procurer aux malades que l'on endort avec un anesthésique, des rêves agréables : Il s'agit de leur faire entendre, au commencement de l'anesthésie, un air de musique.

Un dentiste, ami de M. Laborde, avait remarqué que les malades qu'il endormait au protoxyde d'azote, étaient en proie, pendant leur sommeil, à des rêves d'autant